

**PETITE
BIBLIO
PAYOT**
CLASSIQUES

STEFAN ZWEIG

FREUD

LA GUÉRISON PAR L'ESPRIT

TRADUCTION
INÉDITE



**PRÉFACE DE
ÉLISABETH ROUDINESCO**

« Tout génie porte un masque. »

Mélancolique, hyperactif et séducteur, Stefan weig fut très proche de Freud pendant trente ans. Chacun louait l'autre : Zweig, parce que Freud avait inventé avec la psychanalyse un fabuleux chemin de connaissance que la littérature pouvait emprunter ; Freud, parce que Zweig réussissait intuitivement, dans ses écrits, à saisir du psychisme humain « beaucoup de choses qui, sinon, n'auraient été vues, ni dites ». Zweig lui rendra hommage dans un essai de 1931 qui est une merveille d'intelligence empathique, et c'est également lui qui, en 1939, à Londres, prononcera l'éloge funèbre de son ami. Outre ces deux textes, on lira ici un inédit en français consacré à *Malaise dans la civilisation*, cet essai où la culture et la vie sociale sont saisies dans leur confrontation aux pulsions et à la restriction des libertés.

STEFAN ZWEIG
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

Freud

Baudelaire, et autres poètes

Une histoire au crépuscule, suivi de : Petite nouvelle d'été

La Fuite dans l'immortalité

Secrets et passions

Dans la neige, suivi de : Le Chandelier enterré

Le Wagon plombé, suivi de : Voyage en Russie,

et de : Sur Maxime Gorki

Le Monde sans sommeil, suivi de : La Contrainte,

de : Au bord du lac Léman, et de : Ypres

Destruction d'un cœur

La Gouvernante, suivi de : Eros matutinus

La Peur

Brûlant secret

Amok

Le Joueur d'échecs

La Confusion des sentiments

Lettre d'une inconnue, suivi de : La Ruelle au clair de lune

Vingt-quatre heures de la vie d'une femme

Volpone

Jérémie

Cicéron

Mondes nouveaux

Correspondance avec Sigmund Freud

Correspondance avec Arthur Schnitzler

Correspondance avec Joseph Roth

Stefan Zweig

Freud

*Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni*

Préface
d'Élisabeth Roudinesco

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -
Illustration : Catrin Welz-Stein
© Artothek / La Collection

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la présente traduction,
la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-228-92857-1

PRÉFACE

Deux amis dans la tourmente européenne

par Élisabeth Roudinesco

Depuis 1908, date à laquelle Stefan Zweig commence à envoyer ses livres à Freud, les échanges entre les deux hommes indiquent clairement que l'écrivain voue au savant une admiration sans bornes, alors que ce dernier se sent simplement honoré d'être reconnu par un auteur dont l'œuvre recueille déjà un franc succès. Les trois textes présentés ici sont le reflet de la manière dont Zweig entend inscrire Freud dans l'histoire du xx^e siècle afin de faire de lui l'un des plus grands penseurs des temps modernes¹.

1. L'article « La nouvelle œuvre de Freud, *Malaise dans la civilisation* » est paru le 30 mars 1930 dans le *Berliner Tageblatt*, inédit en français avant la présente traduction. *La Guérison par l'esprit* est un ouvrage consacré à Mesmer, Mary Baker-Eddy et Freud, publié pour la première fois en allemand en 1931, réédité de nombreuses fois. Traduit en français pour

Né à Vienne en 1881 dans une famille de la bourgeoisie juive libérale, Zweig, contrairement à Freud, vécut son enfance et son adolescence dans le bien-être matériel et l'insouciance. Et pourtant, il était habité par une fragilité psychique qui grandira au fil des années et le laissera désarmé quand il lui faudra affronter les désastres de son temps et surtout l'agonie du monde européen dont les idéaux seront balayés par la Grande Guerre. Écrivain mélancolique, Zweig projetait sur un univers stupéfiant de modernité une sorte d'effarement¹ d'enfant attaché à la nostalgie d'un passé révolu. Non seulement il vénérât Freud, qu'il regardait comme le magicien de l'exploration de l'inconscient, mais il avait pour Vienne, sa ville natale, une passion démesurée. La Vienne impériale était en effet à ses yeux l'antidote absolu, le remède radical contre tous les poisons du nationalisme : « Quoique ville de langue allemande, disait-il en avril 1940, Vienne n'a jamais été

la première fois chez Stock en 1934 par Alzir Hella et Juliette Pary. Repris à l'identique en 1994 puis en 2003, Le Livre de Poche, coll. « Biblio-essais ». Seule la partie consacrée à Freud est reprise dans la présente édition. « Devant le cercueil de Freud » est le discours prononcé par Zweig le 26 septembre 1939 au crématorium de Golders Green à Londres. Traduit en français pour la première fois en 1976 par Alzir Hella et Juliette Pary sous le titre « Sur le cercueil de Freud ». Repris à l'identique en 1999, puis en 2013, traduit par Alzir Hella et Hélène Denis Jeanroy, dans *Sigmund Freud. La guérison par l'esprit*, Paris, Le Livre de Poche, p. 143-149.

1. Comme le souligne fort bien Jean-Pierre Lefebvre, in Stefan Zweig, *Romans, nouvelles et récits* I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. XIII.

une ville ou la capitale d'une Allemagne nationale. C'était la capitale d'un Empire mondial qui, par-delà les frontières de l'Allemagne à l'Est et à l'Ouest, au Sud et au Nord, s'étendait jusqu'à la Belgique, jusqu'à Venise et Florence, englobant la Bohême, la Hongrie et la moitié des Balkans [...]. C'est à la Hofburg qu'a germé le vieux rêve d'une Europe unie [...]. Tous ces empereurs étaient cosmopolites dans leurs pensées, leurs paroles, leurs projets¹. »

Bien entendu Freud ne partageait pas cet enthousiasme pour la ville impériale et, dès qu'il en avait l'occasion, il le faisait savoir, allant jusqu'à affirmer qu'il l'avait en horreur et osant même ajouter qu'il n'y avait jamais rencontré une idée nouvelle. Cette remarque prouve d'ailleurs que, contrairement à Zweig, il n'était nullement intéressé par l'Art nouveau, qu'il n'avait aucune sympathie pour les peintres et artistes de la Sécession, pas plus d'ailleurs que pour le mouvement surréaliste, et qu'il préférait s'en tenir aux « classiques » : le XIX^e siècle, la Grèce antique, les grands auteurs, Goethe, Shakespeare, Cervantès, etc. Ainsi ignorait-il qu'il était lui-même un produit de cet esprit viennois qu'il rejetait, et que s'il était tant célébré par les « modernes », c'est que son fameux classicisme reposait sur une illusion. Freud en effet ne repensait les classiques que pour ajouter à leurs œuvres des interprétations fulgurantes qui

1. Stefan Zweig, « La Vienne d'hier », conférence donnée à Paris en avril 1940, in *Derniers messages*, préface de Jacques Le Rider, Paris, Bartillat, 2012, p. 83.

ne relevaient en aucune façon d'un quelconque académisme. Il était donc aimé pour ce qu'il était beaucoup plus que pour ce qu'il croyait être. Mais il avait en commun avec Zweig d'être un conservateur éclairé, un Européen convaincu et un émancipateur de la condition humaine, attaché à un humanisme issu de la Renaissance.

C'est en 1920 que se concrétise entre les deux hommes une relation épistolaire plus soutenue, lorsque Zweig envoie à Freud son essai sur trois maîtres de la littérature, Balzac, Dickens et Dostoïevski. Dans ce texte, Zweig montre que ces trois écrivains incarnent chacun un type psychologique différent. Si Balzac est habité par un élan créateur qui exprime une volonté de penser la société elle-même et si Dickens met en relation le génie individuel et les traditions d'une époque, Dostoïevski s'affirme comme le narrateur par excellence d'un destin tendu et d'un nihilisme exacerbé : entre extase et anéantissement de soi. D'où cet étonnant portrait : « La terre, le roc, la forêt, un paysage primitif et tragique, tel nous apparaît le visage de Dostoïevski. Tout est sombre, près du sol, sans beauté, dans cette face de paysan, presque de mendiant : plat, terne, sans couleur, une parcelle de la steppe russe projetée sur de la pierre. Même les yeux enfoncés dans leurs orbites sont impuissants à éclairer cette glaise friable, car leur flamme ne jaillit pas vers l'extérieur, pour nous éclairer et nous aveugler ; ils s'enfoncent pour ainsi dire vers l'intérieur, ils brûlent le sang de leur regard acéré. Dès qu'ils se ferment, la mort s'abat sur ce visage : à la

tension nerveuse qui maintenait ses traits flous succède une léthargie¹. »

Dans sa réponse, Freud le félicite pour sa manière d'approcher deux des romanciers qui font partie de son propre panthéon. Mais, à propos de Dostoïevski qu'il qualifie de « Russe embrouillé », il tient à lui faire savoir qu'il n'aurait pas dû reprendre le diagnostic d'épilepsie. Fort de sa doctrine et d'une notoriété qu'il a désormais acquise, lui aussi, dans le monde entier, il affirme que l'écrivain était plutôt un hystérique, ce qui est discutable. Mais aussitôt, Zweig accepte la remarque et remercie Freud de lui avoir accordé toute son attention : « Je me suis senti à la fois rempli de honte et de joie en voyant combien vous vous êtes donné de peine à propos de mon étude [...] J'appartiens à cette génération d'esprits qui n'est redevable presque à personne autant qu'à vous en matière de connaissance, et je sens, avec cette génération, que l'heure est proche où votre exploration de l'âme, d'une si considérable importance, deviendra un bien universel, une science de dimension européenne². »

1. L'exemplaire de la bibliothèque de Freud au Freud Museum de Londres porte la dédicace suivante : « À Monsieur le Professeur Sigmund Freud. Au grand guide de l'inconscient. Avec mon admiration renouvelée. Salzbourg 1920. » Traduction française, in *Essais*, LGF, coll. « Classiques modernes », Paris, 1991.

2. Lettre du 3 novembre 1920, in *Correspondance*, traduit de l'allemand par Didier Plassard et Gisella Hauer, préface de Rolland Jaccard, Paris, Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 1995, p. 29-30.

Quatre ans plus tard, Zweig se rend à Vienne pour rencontrer Freud accompagné de Romain Rolland, auquel il avait dédié son livre. Il savait que le savant vouait une grande admiration à l'écrivain français. À cette date, déjà atteint de son cancer de la mâchoire, Freud a des difficultés d'élocution, ce qui ne les empêche pas de débattre une nouvelle fois de Dostoïevski, mais aussi de Flaubert. Freud ne cache pas son émotion, affirmant que jusqu'à la fin de sa vie il se souviendrait de la joie que lui avait procurée cet échange. Une nouvelle fois, il explique pourquoi Dostoïevski était hystérique tout comme les grands créateurs et hommes politiques qualifiés également d'épileptiques : Alexandre ou César, notamment. Les trois hommes évoquent aussi la situation dramatique de l'Europe¹.

Bien entendu, Freud ne s'en tient pas seulement à cette affaire de diagnostic. En 1927, après avoir réinterprété à de nombreuses reprises la tragédie de Sophocle pour en faire un conflit majeur entre les fils et les pères, il a ajouté à sa construction du complexe le drame d'Hamlet, prince hanté par le spectre de son père sur les remparts d'Elseneur. Si Œdipe incarne l'inconscient déguisé en destin (l'oracle de Delphes), Hamlet serait, selon lui, le prototype de la conscience coupable. Le premier tue Laïos au détour d'un chemin sans savoir qu'il est son père, puis il épouse Jocaste dont il ignore

1. Voir Henri Vermorel et Madeleine Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance, 1923-1936*, Paris, PUF, 1993, p. 235-245.

qu'elle est sa mère. De son côté, Hamlet ne parvient jamais à prendre la moindre décision contre Claudius l'assassin et le frère de son père qui a épousé sa mère. Aussi bien transforme-t-il ce prince mélancolique en un héros hystérique.

Mais si Freud s'intéresse tant à Dostoïevski, c'est parce qu'il veut ajouter un troisième personnage à sa conception de la tragédie de l'homme moderne. Aussi fait-il entrer en scène l'histoire des frères Karamazov comme personnage collectif à côté d'Œdipe et de Hamlet : une trilogie, en quelque sorte, qui renvoie à l'essai de Zweig. Freud note d'ailleurs que dans l'affaire des frères il s'agit d'un accomplissement : non pas le meurtre du père par un fils ignorant (Œdipe), non pas la mise à mort de l'oncle par le fils du père assassiné (Hamlet), mais un véritable parricide collectivement réalisé par les fils du père¹.

Chacun des frères désire en effet tuer le père, mais un seul d'entre eux passe à l'acte : Smerdiakov. Bâtard et épileptique, surnommé « le puant », il a pour mère une servante simple d'esprit dont son père a abusé. Aussi a-t-il été poussé au meurtre par son demi-frère Ivan, cynique théoricien nihiliste du *tout est permis*, lequel a tramé le scénario du crime pour que son frère de sang, Dimitri, jouisseur invétéré, en soit accusé. Porte-parole de

1. Sigmund Freud, « Dostoïevski et la mise à mort du père » (1928), *Œuvres complètes*, XVIII : 1926-1930, Paris, PUF, 1994, p. 205-227 ; Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov* (1879-1880), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1952.

la légende du *Grand Inquisiteur*, Ivan sombre dans la folie à la pensée d'être moralement responsable du meurtre commis par Smerdiakov qui se suicide. Après avoir été jugé coupable, au cours d'un procès ridicule, Dimitri fait progressivement retour aux valeurs de « l'âme russe », grâce à son demi-frère, Aliocha, le mystique d'allure féminine, fils de la deuxième femme du père, que celui-ci a rendue folle. Contre le droit, et plus encore contre les expertises psychologiques absurdes d'un tribunal qui prétend dire la vérité au nom de la rationalité moderne, en démontrant que celui qui a désiré le crime en est forcément l'auteur, le véritable meurtrier, Smerdiakov, se fait lui aussi *rédempteur*, portant en lui, comme le Christ sa croix, la vérité d'un acte que ses autres frères ont voulu commettre sans y parvenir. Selon Freud, le principal responsable de ce désordre familial est le père, Fédor Karamazov, décrit par Dostoïevski comme un monstre violeur et débauché, et surtout comme l'instigateur de cette généalogie de la folie criminelle qui conduit ses fils à la ruine.

Le troisième personnage collectif de la trilogie freudienne du meurtre du père est évidemment une figure de la nouvelle théorie de la pulsion de mort élaborée en 1920. Car il s'agit là d'autre chose que du mythe tragique du meurtre du père. Dans cette analyse freudienne du roman, Smerdiakov et Ivan sont coupables parce qu'ils sont des assassins et non pas des héros tragiques : le premier parce qu'il a tué, et le second parce qu'il a poussé le premier au crime. Et Freud d'en conclure que l'inconscient

est, en tant que tel, habité par la pulsion de mort au point de pratiquer le meurtre pour des vétilles.

À l'évidence, Freud s'inspire aussi du portrait que Zweig fait de Dostoïevski. Il le décrit comme un être partagé entre un sadomasochisme pulsionnel et une élévation vers la beauté artistique. Mais pour rendre hommage à son nouvel ami, il inclut dans son texte une étude sur une nouvelle de celui-ci, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, publiée en 1925 et qui n'a en apparence rien à voir avec l'histoire des frères Karamazov. Inspirée d'un roman épistolaire de Constance de Salm, aristocrate du XIX^e siècle qui tenait salon, cette nouvelle relate la passion amoureuse d'une vieille dame anglaise qui confie au narrateur un souvenir de jeunesse, alors que celui-ci tente de comprendre la fuite d'une autre femme séjournant dans un hôtel de la Riviera. La dame raconte qu'elle a tenté vainement, vingt-cinq ans auparavant, de sauver un jeune pianiste de sa passion du jeu. Refusant l'amour qu'elle lui portait, il s'était enfui et elle avait souffert pendant des années de la relation coupable qu'elle avait eue avec lui. Dix ans plus tard, elle apprend qu'il s'était suicidé.

Selon Freud, le motif de ce récit est celui d'une mère qui initie son fils aux rapports sexuels pour le sauver des dangers de l'onanisme alors même qu'elle ignore être affectée d'une fixation libidinale sur lui. Toujours est-il que c'est par ce récit enchevêtré que Freud rend hommage à Zweig, lecteur de Dostoïevski, en introduisant la place de la mère dans la grande affaire du meurtre du père.

Mais il ajoute à cela le thème du jeu qui traverse la vie et l'œuvre de Dostoïevski, auteur d'un texte célèbre sur la question qui ne faisait que concrétiser sa propre addiction à la roulette. Ainsi établit-il un lien entre ce que Zweig dit dans sa nouvelle de la passion du jeu et le portrait qu'il fait de Dostoïevski, comme si *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*¹ venait éclairer à ses yeux la nature sexuelle de la névrose infantile de l'écrivain russe. Hypothèse d'autant plus intéressante que la thématique du jeu a toujours été centrale dans la vie de Zweig. Entre septembre 1941 et février 1942, celui-ci rédigera une nouvelle sur le jeu d'échec où se retrouveront mêlées l'histoire de la destruction de l'Autriche ainsi qu'une référence ultime à Dostoïevski². Zweig, le narrateur, met en scène sur un paquebot en partance vers l'Amérique du Sud l'affrontement entre deux joueurs d'échecs : d'un côté Czentovic, le champion en titre, modeste paysan devenu un redoutable tacticien, et de l'autre un brillant avocat autrichien, Monsieur B., emprisonné par les nazis et qui a réussi à résister aux interrogatoires de la Gestapo en jouant des parties virtuelles avec lui-même après avoir appris par cœur

1. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », I, 2013, p. 825-885 ; voir aussi *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, préface de Yannick Ripa, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013.

2. *Nouvelle du jeu d'échec*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », II, 2013, p. 1435-1486 ; voir aussi *Le Joueur d'échecs*, préface de Carine Trevisan, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013.

la technique du jeu dans un manuel dérobé en prison. Libéré mais menacé de folie par la logique des échecs, il a renoncé au jeu mais accepte une dernière fois de s'y confronter pour au moins ne pas perdre la face. À la fin, le champion lui reconnaît ses qualités. Citoyens de la jeune République autrichienne qui vient d'être annexée au Reich, les trois protagonistes sont donc embarqués dans une même aventure qui les conduira à un exil permanent.

Ravi de voir sa nouvelle commentée par Freud dans un texte consacré au meurtre du père et issu tout droit de son travail sur Dostoïevski, Zweig songe alors à rédiger un grand portrait de son ami et à l'inclure dans un ensemble plus vaste intitulé *La Guérison par l'esprit*. La première partie serait consacré à Franz Anton Mesmer, illustre médecin autrichien de la fin du XVIII^e siècle, inventeur des cures magnétiques, la deuxième à Mary Baker-Eddy, mystique illuminée fondatrice de la *Christian Science*, et la troisième, la plus importante, à Freud et à l'invention de la psychanalyse. Favorable à cette entreprise mais méfiant quant à l'idée même d'une biographie, Freud annonce la couleur tout en lui ouvrant les archives de la Société psychanalytique de Vienne : « Je voudrais dire un seul mot en faveur des milieux officiels viennois, qui va à l'encontre de l'analogie avec Mesmer. On ne s'est tout simplement pas occupé de moi et c'était bien ainsi. Qu'aurais-je fait d'une chaire de psychiatrie et même de psychanalyse ? Elle n'aurait été que gênante ou inutile. Ceux qui se sont mal conduits, ce sont mes soi-disant élèves renégats,

comme Jung, Adler ou Stekel. “Humainement vulgaires” comme dit Heine¹. » À l’évidence, à cette date, Freud n’a pris aucune distance avec sa propre histoire et il continue à accabler ses anciens disciples alors que la rupture date de plus de vingt ans et que les protagonistes ont pris chacun un itinéraire différent. Freud redoute donc toujours autant qu’on puisse faire de lui un personnage historique différent de celui qu’il pense être.

Il a d’ailleurs été échaudé par la parution, en 1924, de l’ouvrage de son ancien disciple, Fritz Wittels, qu’il a pourtant tenu à corriger de bout en bout. Membre du premier cercle viennois, antiféministe et misogyne notoire, ennemi de Karl Kraus, Wittels s’était livré dans cet ouvrage, traduit en plusieurs langues, à une critique assez féroce – mais non dénuée de vérité – des relations de Freud avec ses premiers disciples². Le portrait était acerbe et Freud savait que ce livre aurait une large audience dans la mesure où Wittels affirmait que le maître n’était pas le propriétaire de sa doctrine : « J’ai approché le grand homme d’assez près, disait-il, pour justifier la hardiesse de l’ouvrage que j’entreprends ici. Je n’ai jamais cessé de m’occuper de la psychanalyse qui, en tant que méthode scientifique, est indépendante

1. Lettre de Freud à Zweig, 7 décembre 1929, in *Correspondance, op. cit.*, p. 65.

2. Fritz Wittels, *Freud. L’homme, la doctrine, l’école* (1924), in Edward Timms (éd.), *Freud et la femme enfant*, Paris, PUF, 1999. Cet essai est considéré comme le premier témoignage dans la genèse de l’historiographie freudienne.

de la personne de son auteur. Par l'éloignement même où je me tiens, j'évite l'ombre portée par une personnalité puissante, et, au lieu d'être un de ces approbateurs hypnotisés, dont Freud n'a déjà que trop, je suis un témoin critique¹. »

Le projet de Zweig était à l'opposé de ce genre d'approche. Soucieux, au contraire, de mettre sa célébrité au service de celle de Freud, l'écrivain plaçait son héros au centre d'un triptyque en faisant de lui, d'un côté l'héritier des Lumières (Mesmer), et de l'autre l'adversaire de toute forme de pensée magique liée à la religion (Baker-Eddy). À ses yeux, cependant, Mesmer, Baker-Eddy et Freud avaient en commun d'avoir accompli des « guérisons » par l'esprit : le premier par la suggestion, la deuxième par l'extase et la foi, le troisième par la connaissance de soi. Tous trois, disait-il, avaient déployé leur art dans un monde où les maladies n'étaient plus regardées comme une malédiction envoyée à l'homme par des dieux auxquels il fallait offrir des sacrifices pour calmer leur colère. Les causes de la maladie devaient donc être recherchées dans l'homme lui-même et dans son environnement : « La médecine n'exige plus comme jadis de ses disciples une prédestination sacerdotale ni des dons de visionnaire leur permettant de communiquer avec les forces universelles de la nature : la vocation est devenue métier ; la magie, système ; le mystère de la guérison, connaissance des organes et science médicale². »

1. *Ibid.*, p. 189.

2. Stefan Zweig, *La Guérison par l'esprit*, op. cit., p. 11.

Disons-le sans détour, ce livre est un petit chef-d'œuvre. Avant même les travaux des années 1970 sur l'histoire de la psychiatrie dynamique¹, Zweig dresse un étonnant portrait de Mesmer, qui donna un contenu rationnel à la théorie des fluides. Il apparentait en effet le fluide à « l'aimant » dont se servaient déjà des médecins pour extirper du corps (par aimantation) le mal psychique dont souffraient des patients : des femmes en général. La vertu curative provenait selon lui du thérapeute porteur d'un fluide magnétique émanant en général de l'éclat des yeux. Pour rétablir l'équilibre fluidique, il mettait les malades en état de somnambulisme, provoquant des réactions convulsives par une série de passes dites « magnétiques ». C'est donc à travers cette théorie fluidique que Mesmer combattait, au nom des Lumières, le pouvoir de l'Église et des exorcistes qui regardaient le mal psychique – notamment l'hystérie – comme une possession démoniaque.

À la veille de la Révolution, installé à Paris, Mesmer devint une sorte de mage. Il forma des disciples et fonda la Société de l'harmonie universelle, destinée à établir des liens entre les hommes par la force d'un fluide. Grâce à son fameux « baquet » où étaient déposés des tiges métalliques, il soignait collectivement de nombreux malades, reliés entre eux par une corde, et qui se pressaient dans sa

1. Henri F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient* (1970), traduit de l'anglais par J. Festhauer, préface d'Élisabeth Roudinesco, Paris, Fayard, 1994.

somptueuse demeure du boulevard Beaumarchais. En 1784, une commission d'experts de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine condamna le mesmérisme et, à juste titre, la théorie des fluides. Mais elle déclara aussi que les effets thérapeutiques obtenus par Mesmer étaient la conséquence de la puissance de l'imagination humaine et donc de la suggestion. Loin de nuire au développement du mesmérisme, ce jugement le renforça, d'autant plus que, la même année, le marquis Armand de Puységur, mesmérien convaincu, démontrait, dans son village de Buzancy, la nature psychologique et non fluide de la relation thérapeutique en substituant à la cure magnétique un état de « sommeil éveillé » ou de « somnambulisme ». Débarrassé de la fausse théorie des fluides, le mesmérisme donna donc naissance à l'hypnotisme, puis à la suggestion – matrices des psychothérapies –, enfin à la théorie freudienne du transfert.

Mais pour mieux établir un lien de continuité historique entre Mesmer et Freud, Zweig montrait aussi que le mesmérisme avait nourri le spiritisme, les mouvements mystiques et l'obscurantisme, et que donc il n'existe jamais, dans l'histoire des sciences et de la médecine, de progrès linéaire, ni de voie royale à travers laquelle les Lumières évolueraient de façon univoque. Autrement dit, il soutenait l'idée qu'on ne connaît les Lumières que si l'on accepte de s'immerger dans les ténèbres de la déraison, thèse éminemment freudienne : « Toutes les sciences occultes, toutes les expériences télépathiques et télékinétiques, les voyants,